ALBERT DE POUVOURVILLE

# SAINTE THÉRÈSE DE LISIEUX

*Préface de* MGR BAUDRILLART

ALBERT DE POUVOURVILLE

# SAINTE THÉRÈSE DE LISIEUX

## PROTECTRICE DES PEUPLES

**Préface de Mgr BAUDRILLART**

ARCHEVÊQUE DE MÉLITÈNE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
RECTEUR DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

**Avant-propos de Mgr HENRY**

PRÉSIDENT GÉNÉRAL DE L'ŒUVRE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

ÉDITIONS DU LYS
84, BOULEVARD JOURDAN, 84
PARIS (XIVe)

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

10 EXEMPLAIRES SUR PAPIER IMPÉRIAL DU JAPON
10 EXEMPLAIRES SUR PAPIER HOLLANDE
30 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL
NUMÉROTÉS DE 1 A 50

NIHIL OBSTAT
*Lutetiæ Parisiorum,*
*die* 12° *februarii* 1934.
LOUIS JALABERT

IMPRIMATUR
*Lutetiæ Parisiorum,*
*die* 14° *februarii* 1934.
V. DUPIN, *v. g.*

*Copyright by H. Hondy, avril 1934.*

# LETTRE-PRÉFACE

*Monsieur,*

*Vous avez désiré de moi quelques pages de préface à votre livre sur* Sainte Thérèse de Lisieux. *Était-ce nécessaire? Non certes. Votre nom est connu, vos œuvres nombreuses et goûtées et vous êtes de ceux qui n'ont pas besoin d'être présentés pour être accueillis. Au surplus, dans son éloquent* Avant-Propos, *Mgr Henry s'est chargé de ce soin, et vous-même, Monsieur, nous donnez, sur votre pensée et votre dessein, un lumineux* Avertissement.

*Que viens-je donc faire en surcroît, moi, vieux travailleur toujours pressé, toujours quelque peu harcelé et haletant, qui, pour abréger votre attente et utiliser le moindre loisir, emportais ces jours-ci vos « bonnes feuilles », pour les lire, dans le train qui me conduisait à Rome?*

*Aviez-vous su, par quelque ouï-dire, que tout ce qui touchait Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus m'était cher et que je saisissais volontiers par gratitude pour ses bienfaits les occasions de l'honorer, fût-ce à travers l'œuvre d'un autre? Avez-vous pensé, — justement, — que vous aviez fait, non seulement œuvre d'hagiographe, mais encore d'historien, au sens large du mot, et qu'à ce titre je vous devais un confraternel témoignage? Qu'importe! Aujourd'hui que je vous ai*

*lu, je ne vous demande plus vos raisons et suis simplement heureux de pouvoir dire de votre livre tout le bien que j'en pense.*

*C'est donc de Rome que je vous adresse ces lignes, Rome la catholique, Rome l'universelle, où, plus encore que de coutume, en cette fin liturgique d'année sainte, au moment des fêtes de Pâques et de la canonisation de Don Bosco, se pressent des délégations de tous les peuples de la terre.*

*Or, coïncidence? Oui, comme Dieu en permet quelquefois pour l'affermissement de nos pensées, c'est justement sous un vocable d'universalité que le titre de votre ouvrage désigne et révère Sainte Thérèse. Les litanies de la Sainte sont longues et diverses, aussi longues et diverses que la liste de ses bienfaits. Chacun de ses fidèles la nomme, l'invoque, à sa façon, selon son cœur, son sexe, son âge, sa science ou son ignorance, sa gravité ou même sa puérilité. Vous choisissez quant à vous une appellation auguste et qui surprend peut-être au premier moment, obligeant l'esprit à une adaptation, à un enchaînement de réflexions, pour lesquelles, d'ailleurs, vous vous faites son guide et son interprète.*

*Sainte Thérèse de Lisieux, protectrice des peuples!*

*Quoi! cette humble Carmélite, cette vierge retranchée du monde des humains dont elle a perdu, sous sa robe de bure, jusqu'à l'aspect extérieur, cette vie, cette sorte de vie, immolée, solitaire, sans contact avec le dehors, méconnue de certains, jusqu'à la raillerie parfois, la voici reculant à l'infini les murs qui la dérobent et rayonnant sur le monde, sur tous les pays, toutes les races, tous les âges, toutes les conditions, voici Sainte Thérèse de Lisieux, protectrice et modèle des peuples!*



*C'est une grande idée; et j'oserai, Monsieur, — dussiez-vous m'en vouloir un peu, — me féliciter de ce retard à vous écrire qui me permet, étant à Rome, au sein de la catholicité, de la comprendre et de la sentir davantage.*

*Comment développez-vous votre thèse?*

*Après un premier chapitre, où l'ethnologue que vous êtes, je ne dis pas raciste, voit en Thérèse une vraie fleur du sol normand, vous abordez la vie de la sainte. Mais vous ne vous y attardez pas: « la vie exacte de Thérèse moniale, dites-vous, n'est pas un exemple pratique ». Vous ne renouvelez pas, par maints petits sentiers, si délicieux soient-ils, une exploration détaillée, souvent faite. Tel un guide en montagne, vous indiquez seulement les plus hauts, les plus resplendissants sommets de la chaîne qui s'étend sous nos yeux. Ici, le premier appel de Dieu, et le sublime entretien du père et de l'enfant; là, le pèlerinage à Rome et l'entrée au Carmel; plus haut, la donation mystique et la grande épreuve spirituelle et physique qui la suit; plus haut encore, la vocation de l'amour, la pratique de la* petite voie; *et enfin, cette dernière cime, celle qui se perd dans les cieux, l'agonie et la mort.*

*Quelques pages seulement, mais caractéristiques, sur la* Vie de Thérèse.

*Il semble que vous ayez hâte de courir à sa vie posthume, hâte que cette âme et sa doctrine sortent le plus vite possible de leur silence, de leur obscurité et rayonnent sur les ténèbres et la misère du monde.*

*Voici la* Vie du ciel, *l'héroïcité, la béatification, la canonisation et, avec elles, la voie thérésienne proposée aux chrétiens comme moyen de sanctification et de salut. Et vous décrivez cette voie avec la compréhension et l'accent d'un cœur qui a senti et pratiqué pour son*

*compte, — vous ne m'en voudrez pas de le supposer, — ce qu'il démontre et propose aux autres.* Petite voie *accessible à tous, faite de confiance, d'obéissance, d'espérance, d'actions courantes, ordinaires, vulgaires même au besoin, mais marquées du sceau de la bonne volonté, de la vigilance, de la perfection peu à peu acquise, et transfigurées par l'amour.*

*Avec le chapitre suivant :* Thérèse et l'Histoire de France, *vous semblez ouvrir, Monsieur, une parenthèse historique et nous donner des pages en marge de votre récit. Mais non, c'est l'éclosion brillante de votre idée qui se poursuit, se développe feuille par feuille, pétale par pétale. Nous en verrons bientôt le cœur.*

*Vous exprimez sur la vocation catholique de la France une thèse qui m'a toujours été chère, comme Français et comme historien chrétien, et dont j'ai fait le sujet du Carême que je prêchai à Notre-Dame en* 1928. *Permettez-moi de me citer pour montrer, jusque dans les termes, mon entier accord avec vous : « Il est des prédestinations providentielles que les événements nous permettent de vérifier et ces prédestinations, dans notre histoire à nous, apparaissent avec une telle clarté que, sans nulle présomption et sans diminuer le rôle d'autres nations, nous nous croyons en droit de nous appliquer la parole du psalmiste :* non fecit taliter omni nationi. *» Vous ne craignez pas de mettre Thérèse, messagère de Dieu, à la suite des Geneviève, des Clotilde, des Jeanne d'Arc. On est un peu surpris; mais après tout pourquoi pas? N'est-il qu'une manière d'être sauvé de l'ennemi, et qui niera que notre France, en proie au déchirement des systèmes et des idées, en proie au désarroi moral, n'ait pas besoin, encore une fois, d'être sauvée?*

*Sauvée par Thérèse? Par cette enfant sans armes, douce et silencieuse? Oui; de même que le reste du monde.*



*Ah! nous y voici : Sainte Thérèse, protectrice des peuples, priez pour nous, sauvez-nous!*

*Nos héroïnes françaises, nos envoyées de Dieu, furent toutes des saintes. La France les a données à l'Église universelle. Il en est ainsi pour Thérèse.*

*Et nous avons vu ce monde moderne, sensuel, jouisseur, brutal, orgueilleux, à la foi tiède ou éteinte, se porter, se* ruer, *comme vous dites, vers celle qui était toute pureté, toute abnégation, toute douceur, tout humilité, tout amour. Pauvre humanité, misérable, mais consciente, dans chaque individu, de sa misère. « C'est être misérable que de se connaître misérable, a écrit Pascal; mais c'est être grand que de connaître qu'on est misérable. » Rien n'est perdu tant que subsiste en l'homme cette dernière grandeur.*

*C'est de la terre entière que des hommes assoiffés de relèvement sont venus boire à cette source fraîche et pure; c'est de tous les côtés que l'humanité est venue regarder sa misère à travers son vivant contraste.*

*Beaucoup ont été sauvés. Thérèse s'est souvent penchée sur les corps; ses miracles sont aussi nombreux qu'éclatants; mais elle a dit encore aux âmes, comme à ce missionnaire oblat : « Demandez-moi donc des faveurs spirituelles. » Sur les âmes également sont tombées d'invisibles pluies de roses.*

*Sainte Thérèse, protectrice des peuples, sauvez-nous! Sauvez le monde en péril de péché, en péril de mort, en péril de discorde*

*Et comment? Par une intervention éclatante? Non, par votre action secrète en l'âme de chacun. Que chacun pratique à votre exemple, selon les grandes paroles de Pie XI, lors du discours de votre béatification, cette « fidélité totale au devoir d'état, quel qu'il soit, en quelque sphère de la hiérarchie humaine que nous*

*soyons placés », et le monde en crise sera bien près d'être sauvé, régénéré, pacifié.*

*Alors, une fois de plus, la France, fille aînée de l'Église et donc sœur aînée des nations chrétiennes, aura transmis aux hommes le message de sa providentielle destinée et accompli sur la terre un nouveau « geste de Dieu ».*

*Telle est votre thèse, Monsieur; tel fut votre but en écrivant ces pages si vibrantes destinées à propager mieux et plus largement la doctrine de Thérèse, remède aux maux dont nous souffrons.*

*De la Ville éternelle où je trace ces lignes, en ces jours de la Résurrection, en ces fêtes de canonisation qui groupent autour de la gloire et des vertus d'un saint, lui aussi universel, ses fils de toutes langues et de toutes nations, de Rome, centre de la continuité et de l'unité, où l'on conçoit si bien comment et par quelle voie la fraternité, le bonheur et la paix pourraient s'établir dans le monde, de Rome où l'Église militante se sent si près de l'Église triomphante, de Rome, dis-je, à Rome, toutes ces pensées, tous ces vœux qu'uni à vous je viens d'exprimer prennent une couleur de confiance et d'espoir dont je veux vous faire part. Acceptez-en l'hommage et, Dieu veuille, le présage, comme un premier salaire, donné au nom du Père de famille dont vous avez, bon ouvrier de la foi et des lettres, travaillé si amoureusement la vigne.*

Rome, 3 avril 1934.

ALFRED BAUDRILLART

*Archevêque de Mélitène*
*de l'Académie française.*

# AVANT-PROPOS

## LETTRE A L'AUTEUR.

J'ai lu attentivement votre manuscrit, depuis le premier mot jusqu'au dernier : c'est vous dire l'intérêt qui s'y attache.

Sans vous écarter du sujet que vous traitez, après l'avoir étudié sous tous ses aspects, avec le regard profond de l'historien, vous l'enrichissez de points de vue historique, psychologique, patriotique et largement religieux qui lui donnent une ampleur magnifique.

Ce qui me frappa d'abord, ce fut la fraîcheur de vos descriptions de la Normandie, cadre providentiel de l'enfance de la petite Thérèse. C'est là que vous sentez en elle les influences de la terre, de la race, de la famille que vous faites si bien ressortir.

Ensuite, vous laissez la beauté du cadre pour vous attacher à celle de l'objet que vous analysez si bien en son triple caractère d'enfance spirituelle voulue et conservée jusqu'au

dernier soupir, de douleurs physiques et morales, et d'amour idéal et pratique.

Jusque-là, il me semblait, en vous lisant, parcourir un riche parterre parsemé de fleurs, mais où on rencontrait, en vos idées personnelles, comme des arbres rares et d'essences choisies.

Mais bientôt j'ai eu l'impression que, quittant le parterre où, sous le charme du paysage, je suivais la délicieuse enfant des Buissonnets, j'entrais dans la profondeur de la forêt sous les beaux arbres grands, fiers et richement revêtus de leurs branches touffues. C'est alors qu'avec vous je déroulais, ravi, les pages d'histoire que vous évoquez, pour y suivre votre pensée très juste sur les appuis de l'humanité que vous saluez du titre d'intercesseurs.

Un instant, je me crus emmené un peu loin dans la forêt, mais quand, à leur tour, sont passés devant moi les intercesseurs de France : Geneviève, Clotilde, Jeanne d'Arc et Thérèse, j'ai vu la lumière rentrer dans la clairière : et, sous les grands arbres de votre idée si habilement développée en ses progressions très lumineuses, j'ai senti resplendir Thérèse au ciel de notre France. Ces pages sont belles.

De là vous ramenez vos lecteurs à l'in-



croyable mouvement des âmes vers l'enfant de Lisieux. Vous dépeignez l'apostolat qui la place de par l'autorité du Saint-Père à la tête des Missions et qui se révélait dans son enfance et sa vie religieuse par son désir de convertir les âmes : Ah! si elle avait pu!

Et, revenant à l'humanité, vous servez à son besoin de preuves pour croire au surnaturel, des faits merveilleux, constants, miraculeux, divins. En ce chapitre, pas d'enfantillage de piété exagérée, rien de légendaire; seulement du vrai avec des reliefs d'exactitude historique et la plénitude d'appréciation qui attribue le caractère miraculeux aussi bien au travail invisible opéré dans les âmes qu'aux phénomènes d'ordre matériel.

Vous serez lu, même par ceux qui ayant des yeux ne veulent pas voir, et auxquels vous faites discrètement de très justes allusions.

Vous jetez vos conclusions parmi les pierres de la basilique qui se construit par la main du monde entier à Lisieux. Elles se lèveront avec elle pour faire connaître et apprécier votre œuvre tout entière à la gloire du Dieu qui a donné Thérèse à la France, comme il lui a donné Lourdes et Paray, et à l'honneur de Thérèse elle-même qui, évidemment, vous a inspiré.

C'est elle qui, du bien que vous aurez fait par vos pages si sérieusement religieuses et si françaises, vous servira l'intérêt.

Avec autant d'affection pour vous que de confiance en elle, je le lui demande et, avec vous, ne pouvant pas redire les sublimes prières qui çà et là jaillissent de votre cœur, je répète du moins après vous cette élévation finale : ô notre Thérèse, ô Sainte Thérèse..., ô Thérèse.

Mgr Henry.

## AVERTISSEMENT

Bien des livres ont déjà été écrits sur la vie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Le plus beau est certainement celui qu'elle a écrit elle-même, sur la demande de sa Mère Supérieure. On ne fera jamais rien de mieux, ni même d'approchant.

Seulement un tel livre ne peut être vraiment fructueux que pour des âmes ayant compris déjà la Sainte, ou se trouvant sur le bord de la sainteté, c'est-à-dire pour des âmes déjà préparées, même si elles n'ont point l'air de l'être. *L'Histoire d'une Ame* provoque des conversions miraculeuses. Mais ce serait trop de présomption de compter d'abord et toujours sur le miracle. Les pages qui suivent ne prétendent pas en faire : trop heureuses si, une fois lues, elles engagent à lire alors cette *Histoire d'une Ame*, à laquelle elles veulent être une humble préparation.

Parmi les autres livres, les uns sont des ouvrages d'édification souvent peu savou-

reux : d'autres sont des livres mondains ou des livres critiques, ou des livres d'esprit sceptique ou même hostiles. Ceux-là ne sauraient convenir à la masse des fidèles, des pèlerins, et surtout des cœurs sans détours, animés d'une respectueuse curiosité et désireux d'une vérité sans fard, et, si l'on ose dire, populaire.

*
* *

C'est ce livre — tout près de la terre où elle vécut, tout près des multitudes que, du haut des Cieux, Elle mobilise tous les jours pour la plus grande gloire de Jésus qu'elle aima : — c'est le guide, tout naturel, tout facile, vers l'âme la moins compliquée qui fut jamais, et dont l'ardente mysticité éblouit comme un soleil trop fort, les regards levés vers elle : — c'est cette prière, qui jaillit du cœur des foules, hors de toute science et par la seule force de l'Amour Divin : c'est tout cela que ces pages essaient d'exprimer avec la simplicité et l'émotion qui précipitent l'univers aux pieds de Thérèse, comme le plus puissant des aimants spirituels.

Il n'est peut-être donné à personne de subir, en ce monde, le calvaire moral que fut la vie de Thérèse, et dont on aperçoit, par



des lueurs fugitives de l'*Histoire d'une Ame*, les ineffables douleurs : mais, à l'exemple et par la volonté de Thérèse, il est donné à chacun de nous d'essayer de l'imiter, en aventurant nos pas chancelants dans cette *Petite Voie*, dont elle a, la première, éprouvé les plus dures épines, mais qu'elle a adoucies pour nous, et qui nous montre comment nous pouvons les supporter et en tirer profit.

Cette vie étonnante, mystérieuse à force de simplicité, cette gloire unique, dont Dieu a comblé sa petite servante, cette Mémoire inouïe dressée miraculeusement au seuil de notre époque, rien de tout cela ne doit nous effrayer ou nous surprendre. Thérèse elle-même ne l'a point voulu. Elle a pris et préconisé, pour gagner le Ciel, les moyens qui sont à notre portée : elle a mis son ascension au rythme qui permet de le suivre à nos pauvres cœurs essoufflés : elle a amenuisé ses actions, pour demeurer avec ses fidèles, et pour ne pas les étonner de sa grandeur. Faites ce que je fais, a-t-elle répété mille fois : car « je sais que vous pouvez le faire ».

Voilà ce que ce livre dit, ou du moins veut dire. Il est fait pour tout le monde, pour les grands qui y trouveront la leçon de l'humilité, pour les pauvres qui y trouveront la richesse du cœur abandonné à Dieu : pour

les chrétiens qui y trouveront la confirmation de leur espérance : pour ceux qui ne le sont pas, et qui y trouveront le motif de le devenir. Et c'est pourquoi il n'a d'autre ambition que de conduire, simplement, droitement, clairement, les hommes simples, droits et clairs dans cette Petite Voie thérésienne aboutissant au bonheur promis aux hommes qui ont su demeurer, en face de Dieu, *des enfants*.

Voir une fleur normande naître dans le terroir approprié, avec les qualités innées du sol généreux où elle fut conçue : voir le bouton délicat grandir dans un milieu familial bien propre à son éclosion : voir la fleur s'épanouir dans la maison religieuse où toutes les chaînes volontairement acceptées sont, pour l'âme choisie, des libertés certaines : assister au développement des petites vertus si hautes qui ont fait de cette héroïne une bienheureuse, puis une Sainte de l'Eglise catholique universelle.

Rappeler la tragédie dont le Ciel, dix-sept ans après sa mort, permit la venue sur l'Europe déchirée et sur tout l'univers en émoi : montrer comment la France, accablée de cent blessures et frappée dans le meilleur de son sang, choisit la petite religieuse comme Intercesseur auprès du Ciel, et comme consolatrice de ses maux : marquer comment, dans l'universelle catastrophe, l'humanité angoissée se tourna vers Celle qui avait fait de la souffrance un moyen de mérites et de joie : adapter cette leçon de quatre ans à tous les siècles : et cette passion française à toutes les conditions de la vie sur la terre : et en conclure que Thérèse de Lisieux, par la simplicité de sa Petite Voie, est la sainte la plus proche de notre humanité, l'amie secrète et la conductrice de toutes les âmes inquiètes vers la Paix éternelle :



C'est là tout le but de ce petit livre.

des simples et des pauvres cœurs; pleine d'abandon; poussant, par la prière et par son souriant enthousiasme, toutes les âmes vers la Petite Voie; se livrant, par obéissance et sans défense, à la douleur; s'y complaisant; y voyant un moyen de délices; et, finalement, la niant et la transformant en joie; l'utilisant pour sauver les âmes; et s'abîmant sans réserve dans l'Amour.

Restons, maintenant, pour apprécier cette figure, dans le monde extérieur, le monde qu'elle a quitté, et pour lequel elle s'est offerte en holocauste. N'est-ce pas un prodige que cette figure se soit manifestée dans la Nation dont l'histoire est déjà semée de prodiges, et qui, fille aînée de Dieu et de l'Église, a dû les plus belles pages de ses annales à des intercessions surhumaines? Et n'est-ce pas un miracle mystérieux de la Volonté Divine d'avoir fait vivre cette Enfant aux traits uniques, à l'ouverture d'une période tragique et infiniment douloureuse, où ses vertus, universellement proclamées, allaient la désigner précisément comme une Médiatrice Inspirée entre le Ciel et son pays?

*
* *

Ce n'est pas parce que l'auteur est Français d'extraction, de verbe et de cœur, que ce livre



marque la mission particulière de la France dans le monde. Qu'on le veuille ou non, son histoire est là qui le prouve et la différencie des autres peuples.

Toutes les races, toutes les nations se vantent d'une origine céleste. Le Chinois est fils du ciel; le Japonais descend tout droit du Soleil. Les premiers chefs de l'Inde sont devenus leurs dieux. L'Egypte comme la Chaldée ont prétendu chacune être l'aînée des filles de l'Etre Suprême; Israël a reçu ses lois sinaïtiques des mains d'Iahwèh. Les nations issues du paganisme étaient des peuples de dieux; la foudre et les légendes entouraient leur berceau.

Seule la France, plus véridique et claire, ne prétend avoir que des hommes pour ses premiers aïeux, et n'a pas utilisé, au gré de sa vanité, les ténèbres préhistoriques. Mais, tandis que les autres nations, nées des Dieux, ont une histoire purement humaine, la France née humaine, a des annales toutes pleines de la Divinité.

La France est toute comblée de cette croyance, que le Ciel lui envoie, à tous les tournants de son histoire, obscurs ou douloureux, le porteur de lumière, le donneur de consolation.

Avec cette naïve assurance que donne la

vérité, elle a reçu les évidentes grâces du ciel, dans les temps où se peut exercer la critique historique, laquelle ne s'en est pas fait faute; elle se sait et se sent si bien la fille aînée de Dieu qu'elle s'appuie avec éclat sur Lui à tous les moments importants ou tragiques de ses annales, et qu'elle remet son destin aux mains de ses Envoyés, non pas dans les époques troubles des messagers légendaires, où rien ne peut se prouver, mais aux époques certaines où l'histoire est une science exacte, où elle évoque des témoins immortels, où César vient de disparaître, où l'Empire d'Orient est vivant, où l'Angleterre, la Bourgogne et l'Espagne se développent dans la plus certaine réalité. Que lui importent les siècles? Elle offre fièrement ses prodiges à la lumière des observateurs officiels : là où ses rivaux et ses adversaires la menacent par Attila, Alaric ou Bedford, elle répète triomphalement le nom de l'Eternel par Geneviève, par Clotilde et par Jeanne. Et, au milieu de l'incroyance moderne, bravement elle continue. Glorifions-nous, Français du XX^e siècle, que notre pays ait pu, au nom du plus redoutable des envahisseurs modernes, répondre le nom de Jésus par Thérèse.

Etudions et comprenons donc les destins de notre Patrie.



## I. — LES INTERCESSEURS.

Il n'est probablement pas dans les annales du monde entier de destins plus rayonnants que ceux de la France. C'est qu'il n'en est pas qui soit plus souvent et plus étroitement mêlé aux desseins du Ciel.

C'est un fait historique — c'est aussi une vérité psychologique, mais nous ne voulons pas appuyer sur ce point de vue — que, aux heures décisives, l'âme collective d'un peuple se concrétise en une seule individualité, chargée — dynamiquement, pourrait-on dire avec hardiesse — de tous les désirs, de toutes les prières, de toutes les volontés de ce peuple. Il semble que ses voix innombrables s'unissent en une seule voix qui clame au ciel la douleur, ou la joie, ou le désir universel. Plus les circonstances sont pressantes ou dramatiques, plus cette voix est forte et convaincante. Plus la cause est juste, et plus la voix qui s'élève paraît surhumaine, et plus elle a de chances de voir ses vœux s'accomplir.

C'est cette sorte de vœu général, que le proverbe latin appelait : *vox populi ;* et il ajoutait, avec ce naïf instinct de la vérité qui a toujours aimanté les foules : *vox Dei.* Et c'est, transposé sur le plan populaire et

*
* *

*Gesta Dei per Francos.* — Pendant que les cloîtres conservaient, derrière leurs murailles intactes, les vestiges des civilisations, des arts et des lettres, la race blanche s'épanouissait; et, après les excès des Barbares envahissants, les trônes chrétiens s'élevèrent au-dessus des peuples croyants et rassérénés dans l'ordre succédant aux cataclysmes.

L'histoire européenne enregistre d'abord le Roi très chrétien, puis Sa Majesté Catholique, puis l'Empereur apostolique et romain. Mais c'étaient là des personnages et des institutions. Il fallait à Dieu son peuple des temps modernes.

Dès les premiers jours de son entité nationale, la France fut réservée à ce rôle magnifique. Pendant que, seuls, les souverains des autres pays jouissaient de cette sorte d'intronisation religieuse, ce fut, chez nous, la nation entière qui reçut ce beau privilège. Et elle fut ainsi dès son origine appelée la Fille aînée de l'Eglise, de l'Eglise catholique universelle, figure de Dieu sur la terre.

Soyons fiers, Français, soyons heureux de cette distinction unique, de cette grâce spéciale, qui ne fut accordée qu'à nous. Mais songeons à ce qu'un si beau titre nous com-



mande si nous voulons en rester dignes, et si nous voulons, sur le théâtre des siècles, jouer le rôle, magnifiquement spirituel, qui fut, dans les commencements de l'ère chrétienne, assigné à nos ancêtres.

Ce serait trop dire, sans doute, que l'Eternel a conclu, par là, un pacte avec la nation française; nous tomberions ainsi dans l'erreur orgueilleuse où s'abîma le peuple hébreu. Le vrai Dieu n'est pas le Dieu d'un seul peuple; non, un seul peuple, si grand et si ardent qu'il soit, n'a point le droit, en s'écriant en n'importe quelle langue : « Dieu est avec nous », de monopoliser la Divinité au profit de ses œuvres mortelles. Mais il est permis — et il est logique, lorsque les événements le démontrent — de dire que l'Eternel agrée, parmi les humains, un peuple de prédilection. Et il le prouve, en revêtant d'une dignité sainte les avocats — les Intercesseurs — que ce peuple, dans ses jours d'angoisse, délègue auprès de sa Toute Puissance et de son Eternité.

*
* *

On le sait : il n'y a peut-être pas — depuis les temps que l'on peut dire véridiques et exempts de mensonges et de légendes —

d'annales à la fois plus glorieuses et plus tragiques que celles de la nation française. La mission terrestre de la « Fille aînée de l'Eglise » était ainsi faite qu'elle lui apportait les plus grandes épreuves et les plus grandes vertus. Ces épreuves faisaient que la nation s'adressait à son Dieu. Ces vertus faisaient que les appels étaient plus confiants, et que la nation comptait réellement sur Dieu pour « arranger ses affaires » et la protéger à l'heure du péril.

On peut le dire : les lois dynamiques précisent que les Intercesseurs doivent être d'autant plus puissants qu'ils sont suscités par une foi plus vive et par des prières plus ardentes. Soit. Mais, en dehors et au-dessus de ces possibilités humaines, reconnaissons ici les interventions célestes que Dieu réservait à son peuple préféré.

Nous voyons ici ce que nous n'avions jamais vu : les intercesseurs, aidés par la volonté passionnée du peuple, être attirés par la protection divine au point de quitter le milieu humain où ils sont nés. Les âmes qui ont intercédé pour la France, quelle qu'ait été leur situation en ce bas monde, pastoure, reine, paysanne ou moniale, toutes sont devenues, par une ineffable transfiguration, des *Saintes ;* femmes étonnantes et



héroïques au moment de leur action, cette action, sous la pression populaire et sous le consentement céleste, a dépassé les limites terrestres. De ces magnifiques Françaises, l'Eglise a fait, dans la suite des temps, des Saintes de l'univers catholique et du Ciel des Elus. Et le doigt de Dieu est ici si visible que, s'il a fallu des siècles aux unes pour que leur sainteté fût proclamée *urbi et orbi*, il a suffi, pour la dernière d'entre elles (la dernière à l'heure où nous écrivons), de quelques jours pour que, malgré les précautions traditionnelles ecclésiastiques, son rôle surhumain fût dévoilé au monde extérieur.

Telle est la faveur étonnante dont Dieu a comblé « la fille aînée » de son Eglise. Saurons-nous jamais reconnaître un traitement aussi exceptionnel? Mais saurons-nous, surtout, user, pour le bien et la salvation de notre race, de ce privilège admirable qui s'étend sur toute notre histoire, et dont nous devons être, à travers toutes les vicissitudes humaines, les bénéficiaires reconnaissants et prosternés ? Et voyons maintenant, aux quatre âges où la vie française a heureusement traversé des années mortelles, voyons, par l'intermédiaire de Geneviève, de Clotilde, de Jeanne et de Thérèse, la main du Seigneur perpétuellement étendue sur nous.

variété indéfinie et surtout la qualité des Intercessions saintes, on est porté à croire que l'influence mystérieuse de Thérèse est bien plus grande encore et plus efficace que ses Intercessions avérées, publiées et reconnues. Voici pourquoi.

Si nous comparons l'action surhumaine de la Sainte à toutes celles qui se sont produites et qui continuent de se produire sur la terre, nous remarquerons immédiatement le caractère unique des interventions thérésiennes. Gardons-nous de faire la moindre précision et de citer aucun nom. Partout ailleurs, il s'agit ou d'un pèlerinage particulier; ou d'un « lieu saint », expression catholique de ce que les Sages qui furent nos ancêtres appelaient : *les hauts lieux;* ou d'un geste à faire; ou d'une catégorie à laquelle appartenir; ou (excusons-nous du mot à forme commerciale) d'une spécialité à soulager ou à exaucer.

Ici rien de pareil : vient à Lisieux qui veut ou qui peut. Mais l'intervention est universelle. Ici il n'y a rien à faire, aucune condition à remplir. Thérèse ne demande rien. Il suffit de souffrir pour être son ami. Toutes les douleurs sont égales devant elle et toujours dignes d'être soulagées : et toutes les ferveurs, d'être exaucées. Or, pour parler comme la foule, « on n'avait encore jamais vu ça. » Hier, l'humble tombe: aujourd'hui, la chapelle féerique : demain, la basilique illustre : partout, la chaumière du pauvre, le gourbi de l'Africain, la tente des guerriers nomades, la prairie du meneur de troupeaux, la pagode même du païen d'Asie; le cri des foules comme l'oraison du solitaire, la montagne glacée du coolie himalayen comme la forêt épouvantée du pauvre paysan russe, tout est un autel propice à la prière qui monte vers Thérèse et que Thérèse exauce. Cette universalité splendide est unique dans les annales des thaumaturges.



Mais il y a mieux encore : c'est la *qualité* de la thaumaturgie. Et ici, je veux d'abord m'adresser aux « laïques » et m'inspirer de leurs soucis. Ce sont naturellement des préoccupations spécifiques, scientifiques, souvent médicales. Et je les déclare normales et respectables : cela d'autant mieux que, avec la plus perspicace sincérité, les autorités ecclésiastiques recherchent et exigent, avant d'employer le mot : miracle, l'aveu des constatations humaines et la renonciation aux explications naturelles d'après l'expérience. Faisons le tour des « hauts lieux » miraculeux proclamés par la voix publique. Partout, ou presque, ce sont des maladies caractérisées

était toujours intact, d'après l'examen radiographique. — *B*) En 1916, la guérison, en douze jours, d'un ulcère de l'estomac (sœur Louise de Saint-Germain) qui durait depuis cinq années. — *C*) En 1923, la guérison instantanée d'une tuberculose pulmonaire intestinale (Mlle M. Pellemans), qui fut conduite mourante sur la tombe au cimetière de Lisieux. — *D*) En 1923, la guérison instantanée d'une arthrite généralisée et d'une tuberculose des vertèbres (sœur Gabrielle Trimusi, qui ne pouvait, depuis bien des années, marcher ni se soutenir sans corset de fer).

Voilà l'Officiel. Et, voici, maintenant, au hasard, parmi la Pluie de Roses, les fleurs les plus douces, les plus parfumées, et aussi les plus humbles; les voici, avec les circonstances qui les entourent et leur donnent leur prix particulier : à Ceprano d'Italie, la petite Agatina, trois ans, pneumonie double, après des mois de souffrance, tombe d'une crise nouvelle; elle reste une heure immobile, glacée, sans vie. Et tout d'un coup elle s'éveille en disant : « J'ai vu Thérèse : elle est si belle et *toute blanche.* » On s'empresse autour d'elle pour recevoir son dernier soupir. Elle était guérie (novembre 1912). — A Edimbourg d'Ecosse, une mère de famille atteinte d'un



ulcère variqueux, était couchée depuis dix ans. Elle rêve, dans l'état intermédiaire entre la veille et le sommeil, que la petite Thérèse, *environnée de lumière*, défait les bandes qui l'entourent. Elle s'éveille; les bandes sont à terre; la plaie est fermée : l'ulcère a disparu, et n'est jamais revenu (avril 1912). — A Granvillers en Oise, une jeune fille, Mlle Hébert, atteinte de coxalgie depuis dix ans, abandonnée des médecins depuis onze mois, hanche gonflée, os iliaque remonté, pied en dehors, s'endort sous la morphine en invoquant Thérèse. Dans son sommeil elle entend trois fois Thérèse l'appeler. Au jour, elle se lève, s'appuie sur le pied malade, marche sans béquilles, descend les escaliers, court, saute. En une nuit, la guérison totale, interne et externe, était venue (mai 1902). — A Hollymouth d'Irlande, Mme Mac Nelis se meurt de septicémie. Sa petite-fille, Kathleen, quatre ans, dépose sur son lit six perce-neiges *parfumés*. — Où as-tu pris ces fleurs? — C'est une religieuse qui est descendue du Ciel, qui *avait de si belles mains*, qui me les a données en disant que *maman* guérirait. — Et dès le lendemain, *maman* guérissait (janvier 1913). — A Shanghai, en Chine, le petit Linz est déchiqueté par un obus qui éclate contre lui : il est transporté agonisant à l'hô-

pital : il ne meurt pas, parce que, dit-il, « une religieuse qui a un autre costume vient le veiller ». Elle vient cinq fois : la sixième fois, l'enfant la prie : « Si vous êtes Sainte Thérèse, montrez-moi votre visage » et le petit martyrisé ajoute : « Alors elle s'est retournée, en souriant : *qu'elle était blanche !* Et elle est partie à travers la porte fermée. » Et l'enfant a guéri (juillet 1913). — A Gallipoli d'Italie, le Carmel, en extrême misère, voue sa détresse à Thérèse. La prieure, exténuée de fatigue et d'angoisse, s'endort. En son sommeil elle voit une Carmélite inconnue qui l'éveille, cause avec elle, lui apporte 500 francs pour payer les dettes, la fait lever, descendre dans le tour, déposer l'argent dans une cassette. Et, à une exclamation de la Prieure : « Non, je ne suis pas votre Sainte Mère [1], je suis Thérèse de Lisieux... Je ne me trompe pas, ma voie est sûre. » Le lendemain, la Prieure raconte ce qu'elle croit être son rêve. Elle descend avec deux religieuses et ouvre la cassette. Les 500 francs y étaient. « Le *voile* de la jeune Sœur, disait-elle, laissait *transparaître une clarté de Paradis* et nous éclairait notre chemin. » (Janvier 1910). Un prodige identique au même endroit eut lieu

1. Sainte Thérèse d'Avila, fondatrice du Carmel.



l'année suivante, contrôlé par l'évêque de Nardo, dont Gallipoli dépend. Mais ce prodige, sollicité par l'évêque, comme une sorte de confirmation du premier, interprétait les paroles entendues l'an précédent par la prieure de Gallipoli : « Ma voie est sûre : je ne me trompe pas. » — A Edimbourg d'Ecosse, le pasteur presbytérien Grant, saisi de la science et de la poésie de l'*Histoire d'une Ame*, se convertit, *sous l'obsession de la voix de Thérèse*, lui répétant sans cesse : « Choisissez ma petite voie : elle est sûre, et c'est la seule véritable » (1910). — A Rogersville, au Canada, un moine cistercien, atteint de synovie épanchée à la suite d'un coup de couteau à la rotule, invoque Thérèse, et est guéri en une nuit, plaie et maladie ayant disparu. « J'ai prié Sainte Thérèse, dit le blessé en s'éveillant : je l'ai vue passer cette nuit en souriant : *elle était vêtue et couronnée de blanc.* » (1910). — A l'asile des pauvres de Lisieux, un malade, Ferdinand Aubry, atteint depuis dix mois d'un cancer à la langue, pose le 28 septembre sur l'épouvantable pourriture rongée, un pétale des roses dont Thérèse avait embaumé son crucifix, quelques jours avant sa mort [1]. Le 2 octobre, la plaie était cicatri-

1. « Ramassez ces pétales, avait dit Thérèse : ils serviront à faire plaisir plus tard; et n'en perdez aucun. »

sée; à la fin du mois, les chairs avaient repoussé, et l'organe était parfaitement sain (1910). — A Créances (Manche) une enfant de treize ans, Marie Lesigne, paralytique, ne pouvait bouger depuis deux ans; un soir, comme on s'apprêtait à la porter dans son lit : « Maman, je vais marcher : *la sœur Thérèse vient de me le dire.* » L'enfant se dresse, marche, et le lendemain va au Carmel de Lisieux. L'inguérissable mal était en un instant guéri (décembre 1917). — A Boulogne du Pas-de-Calais, Arthur Pottot, neuf ans, atteint depuis deux ans d'une tumeur à la joue et de carie à la mâchoire, cinq abcès purulents, l'os pourri sortant de la bouche, la lèvre coupée et sanglante. Une nuit, sa sœur, poussée d'un pressentiment, lui arrache l'os carié, en disant : *C'est Sœur Thérèse qui me dit de le faire.* Le lendemain, l'enfant sort dans les rues de la ville, entièrement guéri : plus de carie : plus de tumeur, plus d'abcès : la lèvre saine et la figure parfaitement naturelle (juillet 1915).

. . . . . .

Nous pourrions continuer, pendant des pages, pendant des volumes. Une conclusion s'impose. Mais avant de la formuler, nous voudrions montrer une autre face de la puissance et de la gloire de Thérèse. C'est seulement après avoir dit les plus éclatants comme les plus secrets de ces innombrables prodiges, que nous pourrons marquer ce qu'est cette « atmosphère seconde », et comment la Petite Sainte de Lisieux comprend et accomplit dans l'univers la mission dont elle s'était proclamée investie, aux derniers moments de sa vie terrestre.



### B. — *La Patronne des Missions.*

Un décret du 14 décembre 1927, pris par S. S. le Pape Pie XI, constitue officiellement Sainte Thérèse de Lisieux patronne des missions et de tous les missionnaires du monde catholique. Ce n'est pas, comme nous l'avons entendu dire, une décision prise *honoris causa.* C'est au contraire un aboutissement normal, attendu et nécessaire. Parmi tous les désirs de la moniale, celui de consacrer ses prières, et même ses efforts terrestres, aux missions catholiques, est un des plus constants.

*
* *

*Les désirs d'apostolat.* — « Aller en mission », c'est le goût du sacrifice personnel en même temps que l'ardeur de propager le règne de Dieu sur la terre, et le désir de disparaître,

humble et lointaine, dans le labeur choisi. Ce renoncement total devait apparaître, à l'âme de Thérèse, une œuvre de choix.

« Je voudrais, s'écriait-elle, éclairer les « âmes comme les prophètes et les docteurs. « Je voudrais parcourir la terre, prêcher votre « nom, ô Jésus, et planter sur le sol infidèle « votre croix glorieuse. Mais une seule mis- « sion ne me suffirait pas, je voudrais en « même temps annoncer l'Evangile dans « toutes les parties du monde, et jusque dans « les îles les plus reculées. Je voudrais être « missionnaire non seulement pendant quel- « ques années, mais je voudrais l'avoir été « depuis la création du monde et continuer « de l'être jusqu'à la consommation des « siècles... »

Elle avait désiré avoir un frère prêtre : elle en eut deux sous la forme de deux missionnaires, sur ordre de sa Mère prieure : « c'est par la prière et le sacrifice qu'on peut aider les missionnaires. »

Ce désir ardent qu'elle avait de l'apostolat lointain fut contrarié par l'état insuffisant de sa santé. Elle était certes entrée au Carmel dans un équilibre physique total, très forte et, suivant le monde, très belle. Les austérités extrêmes de la règle carmélitaine, auxquelles elle se soumit sans la plus



petite restriction, cachant même ses premières souffrances, n'altérèrent pas sa santé pendant sept années (elle n'avait pas seize ans quand elle franchit la clôture), même à un âge de la vie où l'adolescente a besoin d'adjuvants et de soins. Mais le mal surgit brusquement; et elle ne voulait pas lui céder. Tout de même, il devint impossible de le cacher. Elle avait rêvé le Carmel de Hanoï; et tout son cœur et sa foi la portaient à répondre à l'appel des sœurs lointaines. Elle le marque elle-même dans ses entretiens avec la Prieure de Lisieux : « Je voudrais bien « être envoyée au Carmel de Hanoï pour « souffrir beaucoup pour Dieu : je voudrais « y aller, si je guéris, pour être toute seule, « pour n'avoir aucune consolation : je sais « bien que je ne rendrais là-bas aucun ser- « vice : mais je souffrirais et j'aimerais : c'est « cela seul qui compte. » Le mal qui s'aggrava ne permit pas la réalisation de ce vœu. Mais elle y pensait toujours. On rapporte que, dans sa dernière année, comme elle faisait, dans le jardin de la communauté, une marche qui la fatiguait à l'extrême, et comme une de ses sœurs lui disait de se reposer : « Non, répondit-elle, maintenant je marche pour un missionnaire, et je prends de la fatigue pour soulager la sienne. » Et jus-

qu'aux derniers moments, l'Eglise militante dans les contrées païennes était devant ses yeux et dans son cœur : « Après ma mort, a-t-elle annoncé, je reviendrai pour aider les prêtres, les missionnaires, toute l'Eglise... »

*
* *

*Le vœu des pays lointains.* — C'est un appel formidable qui, de tous les points de l'univers, vient à la Sainte et répond à son désir. Au Canada, une initiative subite groupe 200.000 signatures présentées dès 1920, au pape Benoît XV, pour la glorification de Thérèse, qui n'est encore (le fait est à retenir) qu'une petite Carmélite aux mérites non officiels : 227 évêques et missionnaires la demandent comme patronne : les Canadiens de Gaspé disent : « sans organisation, sans travail préalable, Thérèse est comme un parfum qui flotte dans les airs, et respiré de tous ». Et des cérémonies hebdomadaires se célèbrent spontanément en son honneur.

Aux Etats-Unis — remarquons ceci : en pays de progrès matériel, d'ardeur aux affaires et de critique protestante — c'est l'idéalisme de la pensée de Thérèse, c'est la hauteur immatérielle de sa figure, qui attire les esprits; la rose thérésienne figure dans



vingt armoiries épiscopales : Thérèse (1918) est proclamée Reine de l'Alaska.

Au Mexique, elle est patronne de deux diocèses. Au Brésil, tout le peuple, du haut en bas de l'échelle sociale, lui est conquis.

En Afrique, dans l'ardeur équatoriale, c'est la fraîcheur de la « vierge blanche de France » qui règne doucement du Dahomey à l'Abyssinie. L'hôpital d'Ouganda (1912) est voué à la *Petite Fleur*. En Egypte, elle est la « Petite Reine » des pèlerinages de Choubrah. D'innombrables églises, missions, séminaires, congrégations, hospices, léproseries vivent sous son vocable.

En Océanie : ses confrères font merveille aux Philippines; elle a un « trône » à Samoa. Elle est officiellement la « préfète souveraine » des Iles Cook.

La Syrie, le Liban, le Levant ont mis Thérèse sur leurs autels familiers. Aux Indes, toutes les écoles s'abritent sous le nom indianisé de Thérèse et des groupements, et des œuvres, et jusqu'à des industries. C'est au nom de Thérèse que se multiplient les conversions de Ceylan. En Chine, les chrétientés se créent sous son vocable; les missionnaires appellent sa protection, et les « Recteurs » des séminaires suivent « la science et la sainteté, suivant l'esprit thérésien ». Et on trouve

son image jusque dans les anciennes pagodes de l'Indochine.

*
* *

*La conquête du monde.* — La réponse de Thérèse à tant d'implorations n'est pas moins étonnante dans les cinq parties du monde que nous ne le vîmes dans l'Europe, dans sa France et dans sa province natale. La variété et la multiplicité de ses interventions s'augmentent ici de leur ubiquité. Pas un coin reculé du globe, les latitudes équatoriales non plus que les polaires, les fonds de vallées les plus ignorées non plus que les îles les plus lointaines, fleurs des océans déserts, Thérèse est partout chez elle, et partout répand la joie de son aimable toute-puissance. Jamais son céleste crédit n'apparaît plus merveilleux qu'en face des missions. « Son influence va croissant dans les pays infidèles, où elle devient l'amie et la collaboratrice assidue des missionnaires, leur réconfort aux heures d'isolement, leur douce providence dans les difficultés. Apôtre à son tour, elle révèle les secrets de l'Evangile en ces terres déshéritées où le nom de Dieu est encore inconnu; et le champ d'action ouvert à son labeur s'étend jusqu'aux extrémités du monde. »



Et, dans l'énumération forcément écourtée qui suit, remarquons que la « figure » de l'apparition thérésienne est partout semblable à celle de « chez nous », bien que les principes et les données de l'esthétique soient différents, au gré des diverses races répandues dans l'univers.

Prenons au hasard dans la gerbe enchantée :

En décembre 1909, un petit malade malgache, s'endort, la mort entre les dents : le lendemain il se réveille guéri : « La belle dame dont tu m'as donné l'image est venue toute blanche, et a caressé mon lit de sa robe » (Ambato, Madagascar). — En mai 1910, un adolescent de 16 ans, dont le linceul avait été préparé par ses parents, revient en une semaine à la santé parfaite. « Je n'ai pris aucun remède; j'ai regardé l'image que tu m'as donnée. » (Ambadivone, Madagascar). — En juin 1909, une phtisique du dernier degré s'endort après avoir reçu les derniers sacrements : en état de sommeil elle entend : « Pourquoi voulez-vous mourir? » Et elle voit la « sainte blanche ». Trois jours après, elle se lève, et les médecins trouvent ses poumons en parfait état et sans lésions (Mangalore, Hindoustan). — En juillet 1909, une moribonde voit, la nuit, « un être ravis-

sant et mystérieux » singulièrement vêtu. Le lendemain elle est guérie, et reconnaît, sur une image de Thérèse, le costume du Carmel qu'elle ignorait jusqu'au moment de sa vision (Ssetchouen, Chine). — En novembre 1912, sur une prière nocturne de Mgr Augouard, l'illustre pionnier de la religion et de la France au Congo, un missionnaire, atteint de la maladie du sommeil, la maladie équatoriale qui n'avait alors jamais pardonné, est guéri pendant la traversée et reconnu indemne par l'Institut Pasteur (Brazzaville, A.E.F.). — En décembre 1912, au cours d'une cérémonie bouddhique, une femme annamite se sent saisie deux fois, au bras, par une « dame belle, jeune et triste » : « Retourne à Dieu, entend-elle, ce n'est pas ici ta place. » Et comme on montre à cette indigène une image de Sainte Thérèse, elle reconnaît sa mystérieuse interlocutrice (Lêmi, Tonkin) [1]. — En juillet 1933, un jeune Hindou, atteint d'une hernie inguinale jugée irréductible, est transporté dans une clinique, aux prières faites, en route, à Sainte Thérèse par ceux qui l'accompagnaient. On le met

1. L'auteur de ce livre a d'autant plus de plaisir à marquer cette apparition que, pendant un des séjours qu'il fit en Indochine, il lui fut donné, en sa qualité d'Inspecteur de la région de Sontay, de créer, au milieu des païens indigènes, le poste français de Lêmi.



sur le « billard ». Inutile. La hernie, qui s'était réduite d'elle-même, n'existait plus (Tuticorin, Hindoustan). En mars 1914, une enfant de 9 ans, paralysée des deux jambes, depuis deux ans, et couverte d'abcès épouvantables, s'endort, pendant que ses petites amies de l'orphelinat où elle va mourir, prient Thérèse d'intervenir. Le lendemain matin, elle se dresse, se tient debout, marche, gravit un escalier de 40 marches, et vit désormais comme les enfants de son âge (Pajouda, Chine). — En juin 1916, une jeune femme, atteinte depuis cinq ans d'un ulcère à l'estomac, est abandonnée par les médecins : priant tous les soirs la thaumaturge de Lisieux, elle la voit une nuit et l'entend : « Que voulez-vous que je fasse pour vous? — Que vous me guérissiez. » La vision disparaît : la malade s'éveille : elle est instantanément guérie (Nagpour, Hindoustan). — En novembre 1916, un jeune homme de 16 ans, expirant de la fièvre jaune (on sait qu'il n'y a pas de remèdes connus), touche une relique de la « moujita », sent disparaître ses souffrances; le soir même il se levait, entièrement guéri (Attonico, Mexique). — En octobre 1917, une adolescente de 13 ans, à l'agonie d'une méningite cérébro-spinale, s'endort d'un sommeil que ses parents croient être

## CONCLUSION

Au-dessus de Lisieux, dominant la plaine d'Auge dont les courbes nobles s'étendent vers le nord, près de la colline du cimetière, l'hommage de la chrétienté à Sainte Thérèse, la Basilique, surgit.

Œuvre colossale, qui demandera des lustres pour être parachevée, elle sera, elle est déjà la plus haute manifestation d'un symbolisme sacré. La crypte, entièrement terminée, est dédiée à la vie terrestre et aux vertus de Sainte Thérèse; le grand arc triomphal du Portail, le dôme seront consacrés à son immortalité. La conception architecturale de l'ensemble s'inspire du style normand-byzantin que Robert Guiscard, le conquérant de l'Italie méridionale, réalisa avec un bonheur singulier, et dont la cathédrale de Palerme demeure un exemple magnifique.

La crypte, joyau souterrain, éclairée par les marbres et les mosaïques qui revêtent

toutes les surfaces, consacre ses cinq travées à l'ascension thérésienne et aux cinq vertus d'où s'épanouit la voie de l'enfance spirituelle : l'humilité (Si quelqu'un est tout petit...), la confiance (Aie confiance, mon fils), l'abandon (En vos mains, Seigneur), la générosité (Viens, suis-moi) et l'amour (Si quelqu'un m'aime...). Ces cinq travées et les textes qui les illustrent aboutissent au sanctuaire de l'Union divine (Nous ferons en Lui notre demeure). Ainsi le pèlerin est conduit, par la main, par les yeux et par le cœur, au but que Thérèse lui montre.

Telle est la Basilique inférieure : elle fait augurer de ce que sera la basilique supérieure. Un cantique de pierre.

On accède à cet ensemble par les admirables *parvis*, où trente mille personnes peuvent se tenir et entendre l'enseignement thérésien. Devant la masse formidable que sera l'édifice total, ils donnent l'impression de tant d'air, d'espace et de lumière, que les pylônes qui les entourent apparaissent comme des lampadaires, dans l'azur dressés; et le campanile, qui projettera à 80 mètres au-dessus du parvis, sa lanterne et sa flèche de pierre, portera, jusqu'au ciel qu'il semble atteindre, la confiance et la prière universelles.



*
* *

C'est là que, depuis la pose de la première pierre, convergent les nations : c'est là que les délégués du genre humain apportent à la Sainte l'hommage de leur piété et l'ardeur de leurs désirs. C'est là que nous voyons les foules, sans cesse plus nombreuses, venir attester leur confiance et leur foi. C'est là le refuge de tous les cœurs en peine : le rendez-vous auquel la Sainte de Lisieux convoque toutes les souffrances humaines; c'est là que, si nous la prions d'un esprit contrit et préparé, nous recevrons ses bienfaits; ou, pour dire mieux et plus vrai, c'est de là que, à nos voix mêlées et insistantes, ils se répandront sur toute la terre.

Car c'est ici la vertu suprême des foules religieusement assemblées. Nous avons vu Thérèse « descendant », comme elle l'avait promis, à l'appel d'une seule prière isolée, mais fervente; car, pour soulager la douleur, elle n'a besoin que de la connaître. Mais il n'est pas douteux que la grande voix des pèlerinages massifs prédispose une atmosphère favorable, et ouvre plus facilement les chemins des cieux. Les multitudes agenouillées au Carmel, à la crypte, à tous les « Lieux

Saints » de Thérèse, font tomber la pluie de roses aux coins les plus lointains et ignorés de la planète. Pendant et après les manifestations de la foi publique, les lieux où elle s'est extériorisée demeurent parfumés de sainteté et enrobés de puissance.

Mystérieuse, impalpable et formidable intercession; notre commune prière monte à elle en rangs pressés, en instances victorieuses. Les pèlerinages au pays où la Sainte vécut et mourut, voilà les plus forts moyens que nous ayons à notre disposition pour lui rappeler ses promesses, et pour faire pencher sur nous l'urne de ses grâces.

Il est bon aussi que, entre les célébrations solennelles de cérémonies et d'anniversaires, notre souvenir et notre cœur demeurent, à la patrie de Thérèse, actifs et présents. Jadis, aux époques de foi vive, les seigneurs et les notables catholiques voulaient que leurs cendres reposassent aux lieux consacrés, sous les dalles foulées par les pieds des croyants : et ils attachaient à cette présence posthume l'espoir de la protection céleste et de la paix éternelle. Ils n'avaient point tort. Imitons-les : ce que nos pères faisaient, morts, nous, leurs fils, faisons-le, vivants. Si nous ne pouvons pas, vu les nécessités de la vie quotidienne, participer aux pèlerinages et, même et



surtout, si nous y avons participé, demeurons toujours présents par l'esprit autour des lieux où Thérèse, dormant du sommeil de la terre, vit de son existence éternelle. Soyons, nous aussi, parmi ces témoins et ces servantes fidèles, qui rejoignent leur grande Avocate dans l'atmosphère idéale de sa gloire, où ils sont sûrs de la rencontrer, et de la fléchir.

FIN

# TABLE DES MATIÈRES


| | | Pages |
|---|---|---|
| Lettre-préface | | 5 |
| Avant-propos | | 11 |
| Avertissement | | 15 |
| Chapitre | I. — La Fleur de Normandie | 21 |
| — | II. — Vie de Thérèse | 33 |
| — | III. — Thérèse et l'Histoire de France | 89 |
| — | IV. — Thérèse et l'Histoire de l'Humanité | 119 |
| Conclusion | | 183 |

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 25 AVRIL 1934
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
A MAYENNE (FRANCE).